

conviction. D'autres meneurs furent gagnés au parti avec l'or de l'Espagne, et bientôt les choses furent avancées à ce point, qu'Albéroni, ministre de Philippe V, avait déjà écrit à Cellamare: « Mettez le feu aux mines. » Mais dans une missive particulière, sa majesté catholique avait défendu à son ambassadeur de rien entreprendre avant de lui avoir soumis les plans arrêtés, les manifestes rédigés à Paris, et de lui avoir expédié la liste des personnages qui étaient entrés dans le complot.

Cellamare, regardant comme très-dangereux l'envoi de tels papiers par un courrier ordinaire, imagina, pour éloigner tout soupçon, de profiter du départ pour Madrid du jeune abbé Porto-Carrero, neveu d'un cardinal espagnol, homme de plaisir et de galanterie, qui ne s'occupait nullement de politique, et de renfermer la précieuse dépêche dans une chaise de poste à double fond. Par malheur, le soir même du départ, un des secrétaires de l'ambassade espagnole avait un rendez-vous avec une dame de la cour, dans le lupanar de la Fillon, la pourvoyeuse ordinaire du régent. Comme il s'était fait attendre, il s'excusa auprès de sa belle en rejetant la cause du retard sur des expéditions de lettres fort importantes qui étaient parties avec l'abbé Porto-Carrero. La Fillon, qui était présente, ne laissa rien échapper de l'entretien; et pendant que les deux amants prenaient leurs ébats, elle courut chez Dubois et l'instruisit de tout ce qu'elle avait appris.

Le ministre fit immédiatement monter à cheval un courrier extraordinaire chargé de rattraper le voyageur, et le munit des ordres nécessaires pour requérir main-forte et saisir tous les papiers que renfermerait la chaise de poste. Ses instruc-



tions furent parfaitement suivies; la voiture fut arrêtée à Poitiers, fouillée dans ses compartiments, et la précieuse dépêche enlevée. Cette expédition terminée, le courrier reprit la route de Paris. A son arrivée il courut chez le ministre, et lui remit le paquet saisi dans le double fond de la chaise de poste de l'abbé Porto-Carrero.

Son altesse le duc d'Orléans se trouvait précisément à l'Opéra. L'abbé Dubois se garda bien de le faire prévenir; il ouvrit les dépêches, les examina, mit de côté les papiers qui lui convinrent, afin d'être maître absolu de l'affaire, et, suivant l'intérêt de sa politique; de sacrifier ou de sauver les personnages compromis. Au sortir de l'Opéra, il se rendit auprès du régent et lui fit part de l'importante capture qu'il avait faite; mais comme l'heure du souper avait sonné, le duc d'Orléans ne voulut rien entendre, et renvoya au lendemain à s'occuper des affaires sérieuses.

Dubois eut toute la nuit pour faire ses dispositions; le lendemain il prit les ordres du régent, se rendit au palais de l'ambassade espagnole avec le secrétaire d'état de la guerre Leblanc, et opéra la saisie de tous les papiers du prince Cellamare. Celui-ci fut également arrêté, et conduit, sous l'escorte de deux capitaines de cavalerie, à Blois, où il resta jusqu'au retour du duc de Saint-Aignan, ambassadeur de France à Madrid; ensuite on le laissa librement continuer sa route. Le duc du Maine fut déposé au château de Doullens; sa femme fut enfermée au château de Dijon, et confiée à la garde du duc de Bourbon, son neveu, prince bien digne d'un rôle de geôlier. D'autres conjurés furent envoyés à la Bastille, et parmi ceux-ci le jeune duc de Richelieu, l'amant de

qui mit ses jours en grand péril. Immédiatement la nouvelle s'en répandit dans Paris et parcourut le royaume; partout circula le mot « empoisonnement, » et de tous les points de la France s'éleva un concert terrible d'accusations contre Philippe. Le régent était-il vraiment coupable d'un nouveau crime? Nul ne peut l'affirmer. Ce qu'il y a de positif, c'est que l'opinion accréditée à la cour était que la maladie de Louis XV provenait du poison. La duchesse de la Ferté, qui soignait le malade, disait même en se lamentant et sans en être empêchée par la présence du duc d'Orléans : « Hélas! » tous les soins sont inutiles, le pauvre enfant meurt empoisonné! » Les médecins ordinaires du roi avaient également déclaré la science insuffisante pour un mal qu'ils ne pouvaient expliquer. Un seul docteur, nommé Helvétius, osa répondre de la vie de l'enfant, le saigna, lui administra un breuvage qu'on supposa être un antidote, et en quelques jours le mit hors de danger.

Pendant le cours de la maladie de Louis XV, le duc d'Orléans avait montré un visage calme, refoulant au fond de son âme les terreurs que devait lui causer l'explosion de haines qu'avait fait naître cet incident. Quand le jeune roi fut guéri, il affecta d'en ressentir une joie extrême, et proclama qu'il se trouvait heureux de voir renaître à la vie un rejeton si précieux pour la France. La vérité est que le régent n'était nullement contrarié de cet ajournement, attendu l'état d'exaspération où se trouvaient les esprits. Il comprit qu'il avait mal préparé ses batteries, et s'occupa de ramener l'opinion publique en changeant de tactique. Au lieu de se rattacher à l'Angleterre, comme par le passé, il parut re-

chercher l'alliance de l'Espagne, et chargea Dubois de proposer à Philippe V un double mariage entre le roi de France et une infante d'Espagne, et entre le prince des Asturies et mademoiselle Louise de Montpensier d'Orléans.

Il y avait pour la première de ces unions un obstacle qui la réduisait à n'être pour longtemps qu'un projet; l'infante n'avait que trois ans. Aussi publia-t-on dans tous les cercles de la capitale, que le régent ne prenait de telles mesures que pour empêcher le roi de lui opposer des héritiers directs avant le terme de douze à quinze ans, et pour réserver la couronne à sa famille en cas de mort du souverain. Néanmoins les négociations avec la cour de Madrid furent couronnées d'un entier succès. Philippe V ne mit à cette double alliance d'autre condition que le renvoi du modeste abbé Fleury, l'illustre auteur de l'Histoire Ecclésiastique, confesseur du jeune Louis XV, et l'admission auprès du roi d'un directeur jésuite.

Le Père Linières fut mis en possession de cet emploi, dont il s'acquitta à l'entière satisfaction de Dubois, c'est-à-dire qu'il travailla à corrompre la jeune imagination de son pénitent et à le tenir éloigné de toute occupation sérieuse. Le bon Père était parfaitement secondé dans ce plan d'éducation par deux hommes attachés à la personne de l'enfant royal, le maréchal de Villeroy, son gouverneur, et monseigneur Hercule de Fleury, évêque de Fréjus, son précepteur, qui spéculaient l'un et l'autre sur l'incapacité du monarque dans l'intérêt de leur ambition, et pour se ménager un jour l'exercice de l'autorité suprême. Il arriva que Louis XV, à l'exemple de son aïeul Louis XIV, croupit dans la plus crasse ignorance,

et qu'à dix ans il savait à peine lire. En revanche il dansait à ravir et figurait déjà sur le théâtre des Tuileries dans des ballets. Sa majesté n'en assistait pas moins au conseil de régence, où elle se divertissait beaucoup de la laideur, des incartades et des manières cyniques de l'abbé Dubois.

Cet ambitieux, qui voyait le duc d'Orléans perdre du terrain et la majorité de Louis XV approcher, faisait jouer toutes les mines pour se maintenir au pouvoir. Quoiqu'il fût marié, il n'hésita pas à se mettre sur les rangs pour l'archevêché de Cambrai, à la mort du cardinal de la Trémouille, le successeur de Fénelon, et il vint demander ce siège au régent.

« Monseigneur, lui dit-il, j'ai rêvé cette nuit que j'étais » archevêque de Cambrai. » — « L'abbé, tu as fait un rêve » impossible à réaliser, » lui répliqua le régent. Dubois, sans se déconcerter, reprit : « Pourquoi ne me feriez-vous pas » archevêque comme un autre? » Et il se mit à lui citer tous les papes, évêques, archevêques ou cardinaux reconnus universellement comme sodomites, incestueux ou fripons. Le régent, ennuyé de la longueur de ses citations, l'interrompit, et pour s'en débarrasser, lui dit : « Mais, tu es un sacre! » et quel est l'autre sacre qui voudra te sacrer? — N'est-ce » que cela, monseigneur? j'aurai bientôt levé vos scrupules. » Votre premier aumônier, Tressan, l'évêque de Nantes, est » là, dans votre antichambre, je vais vous l'amener, et il » sera charmé de la préférence. » Il présenta en même temps une lettre au prince, par laquelle le roi d'Angleterre conjurait Philippe d'accorder l'archevêché de Cambrai à Dubois, son pensionnaire. Le duc d'Orléans céda, et le ministre disposa tout pour la cérémonie. Ainsi qu'il l'avait annoncé, l'é-

vêque de Nantes et même l'évêque de Clermont, le célèbre Massillon, ne rougirent point d'apposer leur nom au bas de l'acte qui garantissait la pureté des mœurs de Dubois, sa science ecclésiastique, et qui le déclarait digne de gouverner le siège de Cambrai.

On rapporte que le jour fixé pour la cérémonie des ordres, qui devait précéder celle du sacre, il se passa une scène fort plaisante; qu'au moment où Massillon allait lui donner la prêtrise, il lui demanda à recevoir le diaconat, le sous-diaconat, les quatre mineurs, enfin la tonsure; et que l'évêque de Clermont, impatienté, s'écria : « Ne vous faudra-t-il pas » également donner le baptême? » Peu de jours après, il fut sacré avec un faste inouï, dans l'église du Val-de-Grâce, en présence du régent et de tous les grands dignitaires du royaume. Il montra une telle arrogance pendant cette cérémonie, que Philippe lui-même s'étonnait de voir son favori parvenu à une si grande fortune. Cependant Dubois aspirait à s'élever plus haut; son ambition n'était pas satisfaite, il songeait à jouer dans l'état le rôle des Richelieu et des Mazarin, et voulait comme eux porter la pourpre. Il fit intriguer en cour de Rome par le cardinal de Rohan et par l'abbé Tencin, et obtint le chapeau.

Dubois, le fils de l'apothicaire de Brives-la-Gaillarde, devenu ministre, devenu prince de l'Église, désirait plus encore, il ne voulait pas même avoir d'égaux dans l'état; il essaya de se débarrasser de l'évêque de Fleury et lui fit proposer l'archevêché de Reims, qui donnait au titulaire le rang de premier pair de France. Mais le rusé précepteur avait deviné que le cardinal voulait, en lui donnant un poste aussi im-

portant, l'obliger à quitter son royal élève pour le supplanter dans sa confiance; il se retrancha derrière une feinte humilité et refusa l'archevêché. Dubois fut plus heureux dans ses intrigues contre le maréchal de Villeroy, qu'il voyait avec regret prendre une très-grande influence sur le jeune monarque. Comme il savait ce seigneur orgueilleux et emporté, il affecta de rechercher son amitié, le fit prier de lui rendre une visite et de lui fournir l'occasion de réparer les torts qu'il pouvait avoir eus à son égard.

Le gouverneur, tout glorieux de l'importance que le ministre semblait attacher à une réconciliation, vint en plein jour trouver Dubois dans son cabinet, causa de ses anciens griefs, et posa les conditions d'un rapprochement en homme sûr de les voir acceptées; le cardinal fit à son tour quelques observations; le maréchal passa des plaintes aux invectives; Dubois invoqua sa qualité de ministre et voulut lui imposer silence, ce qui acheva d'exaspérer Villeroy. Le résultat de cette conférence fut que le gouverneur menaça le ministre de le perdre avant peu, et lui dit en le quittant: « Il ne vous » reste qu'un moyen de vous sauver; aujourd'hui encore » vous êtes tout-puissant, faites-moi arrêter si vous l'osez, » car demain il sera trop tard. » Le cardinal-ministre, qui avait prévu l'effet de cette scène et qui avait eu soin de laisser tous les torts au gouverneur, accourut auprès du régent, lui raconta ce qui s'était passé et lui annonça qu'il allait quitter la cour s'il n'obtenait justice du maréchal de Villeroy.

La retraite du cardinal eût été d'autant plus sensible à Philippe d'Orléans, que ce prince, habitué à se reposer sur lui de tout le fardeau des affaires, avait perdu toute aptitude

au travail et se trouvait absolument étranger à l'administration du royaume. En conséquence, il se décida à frapper un grand coup, et à faire arrêter le maréchal de Villeroy; mais comme il ne pouvait sévir contre le gouverneur du roi sans un grave prétexte, et que d'autre part il n'était point convenable qu'il se déclarât le champion du cardinal Dubois, il imagina de tendre un piège au maréchal. Sachant combien ce vieillard vaniteux poussait loin l'extravagance de son zèle pour la personne du jeune roi, il affecta un jour de vouloir entretenir Louis XV en particulier, et le pria de passer dans un cabinet voisin. Ainsi qu'il l'avait prévu, Villeroy s'y opposa, prétendit que son titre de gouverneur l'obligeait à ne pas perdre de vue un seul instant le prince. Philippe prit alors son ton d'autorité, et dit au maréchal: « Vous vous » oubliez, monsieur, vous ne sentez pas la force de vos » termes; il n'y a que la présence du roi qui m'empêche de » vous traiter comme vous le méritez, » et il s'éloigna aussitôt. Plusieurs courtisans représentèrent au gouverneur qu'il était allé trop loin en offensant ainsi le chef de l'État, et qu'il devait s'attendre à une disgrâce, s'il ne la prévenait par une démarche conciliatrice. Le vieux maréchal se laissa intimider par ces observations, et résolut de suivre le parti qu'on lui indiquait; il se rendit immédiatement à l'appartement du duc d'Orléans; c'était là qu'on l'attendait.

Des mesures pour son arrestation avaient été concertées chez le cardinal Dubois entre le maréchal de Berwick, dont le nom se trouve mêlé à toutes les iniquités de cette époque, le comte de Belle-Isle et le secrétaire d'état le Blanc. Villeroy traversa en toute sécurité les pièces qui précédaient le cabinet